

## INTRODUCTION

En 2011, le secrétaire d'Etat au Commerce et à l'Industrie Frédéric Lefebvre, interrogé par un journaliste en pleine séance de signature de son propre essai sur une manifestation littéraire, déclare avoir pour livre de chevet « Zadig et Voltaire », confondant le nom d'une marque de vêtements avec le titre d'un conte philosophique classique et le nom de son auteur<sup>1</sup>. Des réactions nombreuses brocardent son manque de culture générale, au regard de la situation et de sa fonction. Ah quel idiot ce ministre, il ne connaît même pas Voltaire, c'est bien la preuve que nous sommes gouvernés par des andouilles, rit la gauche cultivée.

De cette anecdote, le pédagogue québécois Normand Baillargeon demande finement si de telles réactions se seraient exprimées devant un manque de culture scientifique ou mathématique<sup>2</sup> : en voudrait-on autant à un ministre qui ignorerait les principes de base de la physique quantique ? Ou bien qui serait pris en flagrant délit d'erreur en résolvant une équation ? Certes, la présence d'un secrétaire d'Etat sur un salon du livre véhicule bien autre chose que des questions strictement culturelles. Mais nous avons bien là l'indice d'une culture plus légitime qu'une autre, en tout cas dans un cadre donné : Frédéric Lefebvre nous enseigne que lorsqu'on est ministre, mieux vaut savoir citer Voltaire que lire un budget, en tout cas pour prendre soin de son image médiatique.

Plus récemment, Fleur Pellerin, ministre de la Culture et de la communication, a déclaré ne pas avoir eu le temps de lire les romans de Patrick Modiano, lauréat 2014 du Prix Nobel de littérature. Là encore, les réactions médiatiques ont fusé<sup>3</sup>, l'accusant en somme de ne pas « jouer le jeu » de la ministre de la Culture, qui se doit d'afficher ses pratiques culturelles (ou leur vernis). Recrutée précisément pour ses compétences en matière de numérique, Fleur Pellerin a été destinataire de nombreuses lettres ouvertes émanant du « monde du livre » : déclarer ne pas avoir lu un livre équivaldrait à démontrer son mépris pour les écrivains dans leur ensemble, afficher son mépris de « la » culture, celle dont se prévalent les gens de lettres légitimes. Sa déclaration « Je lis beaucoup de notes, de textes de loi, les nouvelles, les dépêches AFP, mais je lis très peu » n'a fait que soulever une nouvelle vague de voix offusquées<sup>4</sup>. Bel exemple pourtant de la contradiction qui nous enserme en matière de lecture : « Je lis beaucoup mais je lis très peu ». Ce qui a été reproché très explicitement à Fleur Pellerin n'est pas l'absence de lecture des romans de Modiano, mais

---

<sup>1</sup> Anecdote relatée dans l'introduction par Normand Baillargeon, *Liliane est au lycée*, Flammarion, 2011. Voir également l'article de Pascal Riché du 2 avril 2011 sur le site rue89.nouvelobs.com, entre autres.

<sup>2</sup> *idem*

<sup>3</sup> Traité par exemple dans l'article du 29 octobre 2014 sur lefigaro.fr « Fleur Pellerin fait honte à la France », ou celui d'Aureliano Tonet sur lemonde.fr le 31 octobre 2014 « Modiano ni lu ni connu ».

<sup>4</sup> Cf « Lettre ouverte d'un écrivain à Fleur Pellerin » de Christian Combaz le 27 octobre 2014 sur lefigaro.fr ou « Exquise barbarie » de Claude Askolovitch, publié le 27 octobre 2014 sur huffingtonpost.fr.

de ne pas avoir fait semblant de les lire. L'un de ses détracteurs, représentant auto-proclamé du monde des lettres offensées, rappelle qu'elle aurait bien pu demander une note dans l'ascenseur à l'un de ses assistants pour faire mine d'avoir lu Modiano, comme toute ministre française de la culture qui se respecte. Pour le Figaro, Fleur Pellerin « fait honte à la France ». « L'exquise barbarie » dénoncée par le Huffington Post n'est pas de lire « beaucoup mais très peu », elle est de ne pas faire semblant.

Été 2016. Fleur Pellerin n'est plus ministre, Frédéric Lefebvre n'est plus secrétaire d'Etat. Outre le fait que nous pourrions juger d'une politique sur des actes, des choix budgétaires et des arbitrages plutôt que sur des citations sur Twitter, nous laisserons de côté le point de vue (sans inquiétude) sur leurs carrières politiques respectives pour ne conserver que le léger voile qu'ils ont bien voulu révéler malgré eux : de quoi parlent les réactions si vives suscitées par leurs déclarations, fussent-elles des bourdes ? De quoi est-il question quand le mot « lecture » est prononcé, au point qu'une phrase telle que « je lis beaucoup mais je lis très peu » ne suscite aucune interrogation ?

Qu'est-ce qui est souligné ici, à quel devoir supposé Frédéric Lefebvre manque-t-il ? Celui d'être au pouvoir sans avoir lu Voltaire ? Dans les paroles politiques médiatisées, il n'y a pourtant guère que Christiane Taubira que l'on ait entendu citer Césaire de tête et à la tribune<sup>5</sup>. Et puis il faudrait savoir : veut-on des hommes et des femmes politiques efficaces, formés au commerce, à l'industrie et aux relations diplomatiques de haut vol, ou bien des politiques « enfermés dans leur tour d'ivoire », ce qui ne manquera pas de leur être reproché si jamais ils se mettaient à parler publiquement de leur enthousiasme pour les romans de Patrick Modiano ? Car enfin, on leur reproche non de ne pas avoir lu mais de ne pas faire mine d'avoir lu. Au pays des Lumières, on ne blague pas avec la lecture. C'est une affaire sérieuse et citoyenne, comme le démontre bien le Syndicat national de l'édition, dans une enquête menée en mai 2014<sup>6</sup> dont la synthèse conclut « Parmi les lecteurs, la lecture et ses valeurs font l'objet d'une adhésion rarement observée : 96 % des lecteurs pensent qu'il faut lire des livres aux enfants pour leur donner le goût de lire, 95 % que le livre est une source de connaissance, 94 % qu'un livre peut marquer profondément ». Là encore, pour une enquête réalisée par l'Institut IPSOS, la conclusion peut surprendre – ou pas : je pourrais, sans trop me tromper, imaginer que 95 % des musiciens trouvent que la musique est une chose importante dans la vie, et que 94 % d'entre eux trouvent que ça serait vraiment bien de l'enseigner aux enfants. Ou encore que 91 % des personnes pratiquant le tuning trouvent leur voiture bien plus belle comme ça et que 92 % d'entre eux pensent que tout le monde devrait en faire autant.

Une tautologie pareille s'explique par une difficulté que nous retrouvons dans les interrogations actuelles des bibliothèques : si l'on considère comme « lecteurs » ceux et celles qui fréquentent les bibliothèques, alors il nous faut considérer que les « non-lecteurs » ne les fréquentent pas. Comment donc les interroger, comment connaître leurs raisons de ne pas venir ? Nous faisons alors comme si la société se divisait entre « lecteurs » et « non-lecteurs », sachant très bien qui nous plaçons d'un côté et de l'autre de la frontière et demeurant cependant parfaitement incapables de nommer cette frontière, encore moins de la justifier.

---

<sup>5</sup> Débats autour de la loi sur le mariage pour tous, Assemblée nationale, printemps 2013.

<sup>6</sup> Enquête « Les Français et la lecture », mai 2014, Syndicat national de l'édition.

On peut parler de tabous fondateurs, de paresse intellectuelle, de priorités qui seraient ailleurs, mais à partir de quand pourra-t-on nommer l'indécence sociale qui persiste à ignorer ces questions ? Je ne parle pas ici d'un simple loisir décoratif, d'une cerise sur le gâteau, mais d'un instrument de tri social extrêmement puissant, à l'œuvre dans de multiples situations quotidiennes. Savoir lire ou pas l'interface internet de la Caisse d'Allocations familiales. Rougir ou pas lorsqu'une conversation mentionne des textes, livres ou articles, selon qu'on s'autorise ou pas à en penser quelque chose. Se repérer dans le métro parisien. Savoir lire une carte. Lire au vol le règlement d'un parking urbain qui ferme à 23h30 pour ne pas s'y laisser enfermer. Manifester par son langage, son comportement, sa façon de vivre son appartenance à telle ou telle classe sociale. « Les personnes cultivées le savent - et surtout, pour leur malheur, les personnes non cultivées l'ignorent – la culture est surtout affaire d'orientation<sup>7</sup> ».

Non, la lecture n'est pas qu'une affaire de spécialistes : elle touche toutes les personnes confrontées à de l'écrit dans quelque partie de leur vie, c'est-à-dire l'ensemble de la population d'un pays comme la France aujourd'hui.

Non, la lecture n'est pas qu'une affaire de pédagogues : il se joue bien quelque chose autour de ce mot pour qu'on rie de si bon cœur de Frédéric Lefebvre et Fleur Pellerin, sans avoir rien à dire sur leur politique elle-même.

Non, la lecture n'est pas qu'une affaire intime : preuve en sont les réactions médiatiques d'ordre symbolique en jeu ici, il est question de pouvoir. On parle bien là de culture légitime et illégitime, de « ce qu'il faut montrer » plutôt que de « ce qu'on est censé faire ». Les signes extérieurs de culture littéraire situent leurs porteurs dans l'échelle sociale du milieu où ils s'inscrivent.

Et non, décidément, on ne sait pas de quoi on parle quand on écrit ou prononce le mot « lecture » aujourd'hui : de déchiffrement ? d'œuvres littéraires ? d'un handicap pour toute pratique sportive ? d'un sens de l'orientation vital pour lire les panneaux sur l'autoroute ? de la capacité à transformer une dépêche AFP de deux lignes en article de quatre pages sans autre source d'information ? de la vitesse de compréhension et de remplissage d'un formulaire de la CAF ?

« Je lis beaucoup mais je lis très peu », tel pourrait être la devise de tout lecteur aujourd'hui, en France, en 2016. Chacun à sa façon, avec honte, fierté, délectation, supériorité, inconscience, insouciance, protectionnisme, discrétion, acharnement, tâtonnement, gourmandise, dégoût, conviction, jalousie, désespoir...

Je veux peler le mot « lecteur », comme un oignon, en détacher chaque couche une à une pour distinguer ses aspects symboliques, historiques, sociaux ou moraux. Je veux palper et saisir quelque chose du tissu de normes et de valeurs qui s'est constitué là pour examiner

---

<sup>7</sup> Pierre Bayard, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus*, Editions de Minuit

de quelle façon il enveloppe aujourd'hui le monde social dans lequel nous sommes pris. Je veux comprendre, voir crûment de quoi il est question.

Que l'on se rassure, j'ai trouvé pour nourrir ma pensée de nombreux alliés : dans le domaine littéraire d'abord (moins dangereux peut-être, puisqu'il ne prétend pas délivrer une vérité scientifique avec laquelle il faudra composer ?), avec les textes d'Alberto Manguel ou Pierre Bayard, dans le domaine scientifique avec les recherches de Bernard Lahire ou Gérard Mauger, et surtout dans des écrits plus anciens ; le colloque de Cerisy consacré aux *Pratiques de la lecture*<sup>8</sup> organisé par Pierre Bourdieu et Roger Chartier, *L'invention du quotidien* de Michel de Certeau et son chapitre sur la lecture<sup>9</sup>, l'exemplaire de la revue *Esprit* de janvier 1976 consacré au « texte dans l'espace », où Georges Perec invite à une « esquisse socio-physiologique de la lecture »... jusqu'à un extrait où Emmanuel Kant, au XVIII<sup>e</sup> siècle, évoque la dualité matérielle et intellectuelle propre au livre et l'irréductible contradiction qui s'ensuit.

Elargissons notre regard, pour mieux poser la question dans le monde d'aujourd'hui, décollons de notre présent pour comparer, s'étonner, découvrir ce qui ne va pas de soi dans nos façons de faire et de penser. « Lire » en 2016 n'a pas le même sens que « lire » en 1950. « Lire » en France n'a pas le même sens que « lire » en Allemagne, ou ailleurs. Et « lire » pour vous n'a sans doute pas le même sens que « lire » pour moi.

Dans ce mille-feuilles de sens présents dans le seul mot de « lecture », comment repérer ce qui serait commun à notre environnement et ce qui relèverait de nos parcours singuliers ? Qu'est-ce qui parle de nous, qu'est-ce qui parle de notre monde ?

Car myope je suis, myope je reste : que je lise, que je vive ou que j'étudie, ce qui m'intéresse relève ou bien du détail où je m'engouffre en me collant à mon objet, ou bien des grandes lignes et des mouvements qui régissent un paysage, quel qu'il soit. Ce qui se passe entre les deux ne me parvient pas très bien, échappe à mes échelles de perception.

De tout près et au microscope, ce sont donc les pratiques de lecture que j'observerai, dans leurs aspects les plus matériels, non sous l'angle des contenus mais sous celui des actes et de leur inscription dans des réalités singulières, dans des espaces-temps bien précis. Car enfin, interroger des « lecteurs » sur la « lecture » sans protocole bien précis consiste à recueillir ou bien des lieux communs (lire c'est bien, si tout le monde faisait comme moi le monde irait mieux), ou bien des aberrations (Combien de livres lisez-vous par an ? ... parce qu'on ne lit que des livres. Parce qu'on s'en souvient bien. Parce qu'un livre lu à moitié n'existe pas. Parce qu'on ne lit jamais en diagonale. Etc.). Interroger des « lecteurs » suppose d'avoir décidé d'avance qui l'était et qui ne l'était pas. Interroger des « lecteurs » sur la « lecture », sans plus de définition, est une excellente méthode pour récolter toutes les idées reçues en vigueur aujourd'hui sur le sujet.

La lecture légitime en France aujourd'hui est celle des livres, et les livres les plus légitimes sont les romans : le simple fait d'écrire ou de prononcer le mot « lecture »

---

<sup>8</sup> Roger Chartier (dir.), *Pratiques de la lecture*, Rivages, 1985

<sup>9</sup> *L'invention du quotidien, tome 1, Arts de faire* (Folio Essais 1990) : « Une activité méconnue : la lecture. De la consommation, la lecture n'est qu'un aspect partiel, mais fondamental. Dans une société de plus en plus écrite, organisée par le pouvoir de modifier les choses et de réformer les structures à partir de modèles scripturaires (...), on peut souvent substituer au binôme production-consommation son équivalent et révélateur général, le binôme lecture-écriture. »

convoque un cortège de normes, de valeurs, d'idées reçues d'autant plus actives dans l'esprit de chacun qu'elles ne sont pas nommées. Il sera donc ici surtout question de ce qui nous empêche de répondre à cette question simplement, en observant des pratiques et des façons de faire, les nôtres comme celles des autres. En interrogeant ce qui relie ces pratiques, ce qui crée le besoin, ce qui met en mouvement chacun de nous dans ses multiples façons d'aborder la lecture. En considérant donc d'abord que la lecture est multiple, et non unique : d'une personne à l'autre, et pour chacun et chacune selon les moments, les occasions, les raisons, l'environnement.

Mon intention est là : je ne prétends ni apporter des réponses, ni proposer de nouvelles méthodes, ni alimenter les politiques de lecture publique. Je prétends poser des questions qui permettent de penser autrement les pratiques de lecture et les pratiques de transmission de la lecture : chacun en fera bien ce qu'il voudra, pour lui-même ou pour d'autres, selon sa place, ses fonctions, ses appétits et ses peurs. Je me contenterai de rappeler que l'écrit est trop présent dans notre monde pour en faire un domaine réservé à des spécialistes. Lire n'est ni une compétence, ni un don du ciel, ni une prédisposition génétique. Nos façons de lire sont des constructions subtiles, des agencements minutieux nourris de mille éléments de nos histoires sociales, qui dépassent largement le cadre de notre propre existence singulière.

S'il était une colère au démarrage de ce travail, c'était une colère aveugle devant des murs invisibles et des frontières innommées, toute en réaction et en épiderme – colère devant tout ce qui tend, à mon sens, à voiler et à entretenir le mystère de la lecture. Ceux qui sont touchés par la grâce ne se lassent pas de le répéter avec émerveillement : ils ont la chance d'accéder à un univers merveilleux, à d'autres paroles et d'autres temps, de cultiver leur jardin secret. Et trouvent cela d'autant plus merveilleux qu'inexplicable. L'exploration, le travail, l'analyse ont transformé ma colère et m'ont donné à sentir et comprendre ces frontières sociales, m'ont dressée non contre des individus mais contre un obscurantisme partagé et protecteur. Le rapport à la lecture est profondément politique en ce qu'il est inscrit dans nos trajectoires sociales, en ce qu'il modifie notre inscription dans nos milieux de vie. Il est également profondément symbolique, puisqu'il touche aux dimensions de l'espace et du temps (l'écrit se transmet, permet le contact avec des paroles, des mots de personnes absentes physiquement<sup>10</sup>).

Intellectuels, enseignants, formateurs, responsables, « lecteurs » dits autonomes, aujourd'hui, nous avons la responsabilité d'élucider quelque chose de ce mystère. Nous ne pouvons pas, politiquement, éthiquement, choisir sciemment de l'entretenir et de le conforter. Nous ne pouvons pas abdiquer sur la compréhension de ce qui nous a permis de construire cette relation à l'écrit, si nous prétendons en transmettre quelque chose. La responsabilité de chaque lecteur est donc d'interroger sa part de responsabilité dans la poursuite des choses comme elles sont ou dans leur changement. Non, la lecture en tant que telle ne rend pas citoyen. C'est la fréquentation d'espaces, l'identification, l'imitation, les figures d'autorité, les règles morales tacites inculquées au cours d'une vie d'enfant et

---

<sup>10</sup> La leçon inaugurale de Roger Chartier, historien de la lecture, au Collège de France emprunte son titre à un poème espagnol : « Ecouter les morts avec les yeux » (« *Escuchar a los muertos con los ojos* », Quevedo).

d'adulte qui imprègnent ou non les personnes de la morale partagée la plus communément dans leur société.

J'affirme donc ici que la lecture est une pratique sociale, et non une compétence. Que cette pratique s'acquiert, s'exerce et évolue de mille façons, dans différentes sphères socialisatrices. Et que cette pratique est à l'œuvre sur bien d'autres supports que des livres, avec bien d'autres visées que du loisir. Je propose que des adultes puissent raconter, se raconter leur propre histoire de lecteur, pour sortir des lieux communs liés à l'école ou à la famille : chacun, chacune est dépositaire et acteur d'une histoire singulière avec l'écrit. Chacun, chacune a été façonné par son contexte, ses expériences, ses groupes, ses apprentissages dans différentes sphères sociales. L'enjeu du rapport à la lecture n'est pas qu'un enjeu de distraction, c'est un enjeu d'orientation dans le monde actuel où l'écrit est partout – il joue un rôle d'autant plus déterminant qu'il n'est pas perçu comme tel : ce sont bien des pratiques de lecture et d'écriture qui s'exercent sur les supports numériques, mais elles ne sont ni perçues, ni nommées.

J'affirme enfin la portée profondément politique de ces questions, du simple fait de la dimension sociale majeure de l'écrit : si est politique ce qui touche à l'organisation du pouvoir, alors la maîtrise (ou non-maîtrise) de l'écrit est profondément politique. Parlant de pratiques sociales, il nous faut parler d'individus. Parlant d'individus, il nous faut parler de société.